
U d'/of OTTAWA
39003002077294

LE CHIEN

DE

MONTARGIS

NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE BLEUE

LE CHIEN

DE

MONTARGIS

Chanson de geste



PARIS

8, RUE FRANÇOIS Ier

1893

LE CHIEN

DE

MONTARGIS



I

Cher Lecteur,

L'histoire du chien, dit de Montargis, est, suivant une expression ancienne « belle à ouïr, là où elle est au long ». Le récit de cette aventure a été populaire en France depuis sept cents ans. Gace de la Buigne, qui vivait à l'époque des premiers Valois, c'est-à-dire au xive siècle, écrivait :

De preuve n'a mestier (besoin) l'histoire,
Car en France est toute notoire.

Cette histoire était aussi notoire dans toute l'Europe, en Italie, en Grèce, en Es-

pagne, en Angleterre, dans les Pays-Bas, en Scandinavie, où elle a été imitée ou traduite. Et, en effet, comme dit *la Morale en action:* « elle mérite d'être conservée à la postérité (1). »

II

L'histoire du chien ne fut pas transmise à la postérité seulement par les écrivains, historiens et poètes : les artistes y ont apporté leur contribution. C'est ce que témoigne le même Gace de la Buigne :

> L'histoire trop longue seroit
> Qui toute la réciteroit.
> Aussi est-elle aux parois painte,
> Pour ce, la savent des gens mainte.

De toutes ces représentations figurées à l'usage des petits enfants et des ignorants, une seule est parvenue jusqu'à nous, et voici comment :

Le roi Charles VIII, qui régna en France de 1483 à 1498, fit construire un grand châ-

(1) Guessard. *Macaire*, p. xxii-xxvii-liv-315.

teau à Montargis, charmante petite ville du Gâtinais, sur les bords du Loing. La grande salle était décorée de peintures. Or, voici ce que nous lisons dans un vieux livre intitulé : *Histoires prodigieuses :*

« Le roy, qui ne vouloit qu'un accident si mémorable fut effacé par l'inclémence et oubly du temps, fit tirer ceste histoire au chasteau de Montargis, où encore elle est effigiée, pour le salaire de la vaillance de ce chien, auquel les richesses n'eussent rien servy pour récompense. »

La peinture commandée par Charles VIII n'existe plus en original. Le château même de Montargis a été démoli : il a disparu de notre sol, comme beaucoup d'autres monuments précieux de l'histoire et de l'art. Les sinistres spéculations de la bande noire ont achevé l'œuvre néfaste de destruction accomplie par les guerres de religion et par les troubles qui ont agité notre pays pendant les dernières années du XVIIIe siècle.

Heureusement que, en 1576, Androuet du

Cerceau avait publié, avec de belles images, un grand ouvrage intitulé : *Les plus excellents bastiments de France*. L'une des planches donne une vue de la grande salle où l'on aperçoit deux cheminées. Sur le manteau de l'une d'elles, Androuet du Cerceau a indiqué la peinture qui s'y trouvait alors. Or, c'est précisément l'aventure de notre chien. Le trait n'est pas bien distinct à cause de l'exiguité de la planche.

Heureusement encore que, en 1580, un graveur inconnu publia une estampe qui est incontestablement la reproduction de la peinture indiquée trop sommairement par Androuet du Cerceau. Cette estampe est plus que rare ; il n'en existe, paraît-il, qu'un seul exemplaire à la *Bibliothèque nationale de Paris*. Rien n'est perdu cependant.

L'estampe de 1586 aura la fortune d'être reproduite jusqu'en l'an de grâce 1893, comme tu le verras bientôt, cher lecteur, de tes propres yeux, si tu as la gracieuseté de lire mon récit jusqu'au bout.

Une autre estampe fut donnée en deux formats par le graveur René Lochon, Parisien (né en 1636 ou 1640).

En 1731, un savant religieux bénédictin de Saint-Maur, dom Bernard de Montfaucon, reproduit la gravure de 1580 dans son grand ouvrage *Monuments de la Monarchie française*. C'est là que le *Magasin pittoresque* l'a prise en 1834, et c'est du *Magasin pittoresque* que le rhapsode l'a tirée.

En 1830, la même estampe est reproduite fort imparfaitement dans un album destiné à illustrer l'histoire de France d'Anquetil. Dans l'*Histoire des chiens célèbres,* où le nôtre avait sa place marquée, une petite gravure accompagne le récit.

Il semble que le pinceau du peintre, le burin du graveur, ne fussent pas suffisants : une verrière qui se voit dans l'église de Sainte-Marie-Madeleine, à Montargis, une verrière toute récente, est la reproduction de notre estampe.

Un grand érudit du XVI[e] siècle, Jules Sca-

liger, déclare qu'il serait digne de la magnanimité française d'assurer la perpétuité de l'aventure du chien par un monument coulé en bronze (1).

Enfin, il y a environ vingt-cinq ans, le sous-préfet de l'endroit demandait qu'une statue fût élevée à notre chien, à Montargis (2).

Pourquoi à Montargis? l'aventure eut lieu dans la forêt de Bondy et à Paris dans l'île Saint-Louis, qui n'était pas encore bâtie comme aujourd'hui.

Pourquoi à Montargis? uniquement parce que la peinture qui a popularisé l'aventure se trouvait dans le château de cette ville. Telle est la raison pour laquelle le lévrier d'Aubri passera à la postérité la plus reculée sous ce nom : « *Le chien de Montargis.*

III

Le théâtre ne pouvait pas demeurer indif-

(1) GUESSARD, *Macaire,* p. XIX, XXX, XXXI, XXXV. XLVI, XLVII, LIV, LVII, 321.

(2) L. GAUTHIER, *Les épopées françaises.* 1re édition, II, p. 532.

férent à une aventure si attrayante. Dès 1757, l'Espagne possédait une pièce intitulée : *Los carboneros de Francia y reina Sevilla, comedia famosa,* attribuée à Francisco de Rojas. En 1846, paraissait à Madrid *La reine Sibilla, drama comico original en tres actos y en verso,* par D. Ramo de Valladares y sa Avedra.

« En 1817, dit Guessard, l'Allemagne assista au plus beau triomphe du chien d'Aubri. » Le 13 août, le duc de Saxe-Weimar, malgré l'opposition du poète Gœthe, faisait représenter sur son théâtre la traduction d'un drame français dont je parlerai incessamment.

Était aussi imité de la même pièce française le mélodrame qui fut donné à Londres le 30 septembre 1814, sous ce titre : *The dog of Montargis, or the Forest of Bondy.... adapted from the french.*

Rentrons en France.

Un célèbre dramaturge, Guilbert de Pixérécourt, faisait représenter à Paris, le 18 juin

1814, sur le théâtre de la Gaieté, une pièce intitulée :

LE

CHIEN DE MONTARGIS

OU

LA FORÊT DE BONDY

mélodrame historique

en trois actes et à grand spectacle.

On joua cette pièce presque sans interruption pendant 21 ans : elle fut reprise en 1853.

Ce spectacle eut un immense succès de curiosité et surtout de larmes. On peut y appliquer ces vers d'une vieille chanson de Désaugiers :

On dit qu'la pièce est si triste
Qu'il faut, pour qu'on y résiste,
Avoir un cœur de rocher.

Jamais, de mémoire d'homme, il n'y eut pareil attendrissement au théâtre dit de la *Gaieté*. Les hommes, les femmes, les petits enfants, tout le monde fondait en larmes. On raconte — mais je n'ai pu le vérifier — que

les personnes vraiment sensibles, ou qui avaient eu elles-mêmes des malheurs, commençaient à sangloter en prenant leur billet de place au guichet du théâtre.

Au moment suprême, le chien était attendu avec une émotion indescriptible. On eût entendu voler une mouche. Le silence n'était interrompu que par quelques sanglots étouffés. Sa sortie était saluée par des applaudissements frénétiques, après une émotion trop longtemps comprimée.

Je serais impardonnable de ne pas mentionner les artistes à quatre pattes qui n'ont pas peu contribué à un succès inouï dans les annales du théâtre. Celui qui a créé le rôle s'appelait — ou plutôt on l'appelait, — comme le compagnon de Robinson Crusoë, *Vendredi*. Il joua son rôle de chien avec un sérieux et une sensibilité qui enlevèrent tous les suffrages. Parmi ses successeurs les plus remarqués, on cite *Catulle*, dont le maître recevait 5 francs de *feux* par représentation et *Miro*, à la reprise de 1853. Il avait l'habi-

tude des planches, pour avoir rempli un rôle dans *La bergère des Alpes* (1).

IV

Répondant, avec l'autorité de Scaliger et de Montfaucon, aux attaques de ceux qui ne voulaient pas croire à l'aventure du chien, le *Mercure de France*, en 1734, énonce que la chose n'a rien qui choque la vraisemblance.

Que le chien soit susceptible d'un attachement illimité, ce n'est pas contestable. Ce fut très bien dit, il y a déjà trois siècles, en vieux français, par le poète Guillaume Crétin.

Car ung'chien est de si bonne nature
Qu'il ne peut véoir à son maître débattre
Homme vivant, sans le vouloir combattre.

Depuis l'antiquité jusqu'à nos jours, les plus grands poètes, les historiens les plus graves en ont cité des exemples capables d'exciter chez l'homme l'attendrissement,

(1) Guessard, *Macaire*, p. lv, lxv, lxx, lxxiv.

même l'admiration, par conséquent, la sympathie.

Voici venir d'abord le chien d'Ulysse, roi d'Ithaque. Quelques milliers d'années avant Jésus-Christ, Ulysse était allé assiéger la ville de Troye, autrement dite Ilion, en Asie-Mineure. Le siège dura dix années. Pendant dix autres années, Ulysse erra par les mers avant de joindre sa femme nommée Pénélope, et son Ithaque, qui est une petite île de la mer Ionienne.

Il y débarqua enfin, mais anxieux de voir comment les choses s'étaient passées dans son palais pendant une si longue absence, il se déguisa en mendiant et alla d'abord chez le gardien de ses porcs, le fidèle Eumée qui ne le reconnut pas et qui le croyait mort. Ils s'entretinrent longuement. Je laisse la parole à Homère. Je traduis très littéralement à l'usage des lecteurs qui ne savent pas le grec, et n'ont pas lu Homère, ou, ce qui revient à peu près au même, qui ont lu seulement l'*Odyssée* dans

certaines traductions plus brillantes que scrupuleuses.

« Pendant qu'Ulysse et Eumée se parlaient ainsi l'un à l'autre, un chien, qui était couché, dressait la tête et les oreilles. C'était le chien Argos, que le magnanime Ulysse avait jadis nourri lui-même, mais dont il n'avait pas joui, car il était parti auparavant pour Ilion, la ville sacrée.

» Pendant longtemps, les jeunes hommes avaient conduit Argos à la poursuite des chèvres sauvages, des cerfs et des lièvres ; mais maintenant, son maître étant absent, il gisait abandonné sur un grand tas de fumier, qui, devant les portes des mulets et des bœufs, avait été répandu jusqu'à ce que les serviteurs d'Ulysse, qui devaient fumer un grand champ, l'emportent.

» Là gisait le chien Argos, couvert d'ordures. Alors, dès qu'il reconnut qu'Ulysse était auprès de lui, il le flatta de la queue et baissa les deux oreilles ; mais il n'eut pas la force de venir plus près de son maître.

» Celui-ci, l'ayant vu, répandit une larme, de côté, en se cachant d'Eumée; mais il l'interrogea aussitôt par ce discours :

« Eumée, il est certainement étrange que ce chien gise là sur le fumier. Assurément, son corps est beau ; mais je ne sais pas clairement si, avec cette belle forme, il aura été rapide à la course ou bien tel que sont ces chiens de table que les seigneurs nourrissent par élégance. »

» Répondant à Ulysse, le porcher Eumée lui dit : « Argos était le chien d'un homme qui est mort au loin. S'il était encore tel de corps et d'action que l'a laissé Ulysse en partant pour Troye, tu l'admirerais aussitôt, voyant sa vitesse et sa force. Jamais, dans les profondeurs de la forêt épaisse, il ne fuyait le fauve qu'il avait aperçu ou qu'il suivait à la piste. Maintenant, il est pris par la maladie ; son maître, loin de la patrie, a péri. Les femmes négligentes ne le soignent pas. Et les domestiques, quand les maitres ne commandent pas, ne veulent plus faire ce qui

est juste..... » Ayant ainsi parlé, Eumée entra dans le palais confortable. Il alla droit par la maison vers les illustres prétendants; mais Argos, le destin de la sombre mort le saisit, aussitôt qu'il eut revu Ulysse après vingt années. » (*Odyssée,* xvii, 290 à 327.)

Il était mort de joie en revoyant son maître !

Voici maintenant un fait d'un autre genre que raconte Plutarque, encore un Grec, historien bien connu. Il s'agit de Pyrrhus, un roi d'Épire, qui eut guerre avec les Romains Je cite la naïve traduction d'Amyot :

« Pyrrhus, allant par pays, rencontra un chien qui gardait le corps de son maître qu'on avait tué.

» Et, entendant des habitants qu'il y avait déjà trois jours qu'il était auprès sans en bouger, et sans boire ni manger, commanda qu'on enterrât le mort et qu'on amenât le chien devant lui et qu'on le traitât bien.

» Quelques jours après, on vint à faire la montre et revue des gens de guerre, pas-

sant par devant le roi qui était en sa chaire et avait le chien auprès de lui, lequel ne bougea aucunement jusqu'à ce qu'il aperçût les meurtriers qui avaient tué son maître ; auxquels il courut sus incontinent avec grands abbays (aboiements) et grande âpreté de courroux, en se retournant souvent devers Pyrrhus.

» De manière que, non seulement le roi, mais aussi tous les assistants entrèrent en suspicion grande que ce devaient être ceux qui avaient tué son maître. Si furent arrêtés prisonniers, et leur procès fait là-dessus, joint quelques autres indices et présomptions que l'on eut d'ailleurs à l'encontre d'eux ; tellement qu'à la fin, ils avouèrent le meurtre et en furent punis. »

Je rappellerai maintenant un fait du même genre qui se serait passé à Antioche, d'après ce que raconte saint Ambroise dans un écrit appelé *Hexameron*.

« Souvent des chiens ont fourni des preuves évidentes pour convaincre les cou-

pables d'un meurtre et on a le plus souvent ajouté foi à leur muet témoignage.

» On rapporte qu'à Antioche, dans une partie éloignée de la ville, un homme fut assassiné, qui avait un chien avec lui. Un soldat, par instinct de vol, avait été l'artisan du meurtre. Protégé par la venue de la nuit, il s'était retiré dans les autres parties de la ville. Le cadavre gisait sans sépulture. Une foule nombreuse était là de gens qui regardaient.

» Or, il arriva que celui qui avait donné la mort, pour qu'on ne doutât pas de son innocence, se mit au rang de ceux qui se tenaient autour du cadavre pour regarder et s'en approcher comme par commisération. Alors, le chien, cessant un moment sa lamentation pour prendre les armes de la vengeance, saisit le soldat et le retint, et, exhalant quelque chose comme l'épilogue d'un chant de douleur, fit couler les larmes de tous les assistants. Il faisait ajouter foi à sa manifestation par ce fait que, de tous

ceux qui étaient là, il en avait saisi un seul et ne le lâchait pas, *fidemque probationi detulit quod solum tenuit ex plurimis nec dimisit*. Le soldat, troublé parce qu'il ne pouvait pas écarter un indice si manifeste de culpabilité par l'objection d'une haine, d'inimitiés, d'envie ou de quelque injure, ne put pas nier plus longtemps sa culpabilité. C'est pourquoi il subit le châtiment, parce qu'il ne put pas présenter de défense, *quod erat difficilius*. »

Je pourrais citer bien d'autres faits du même genre, dans les écrits du moyen âge mais je m'abstiendrai parce que le plus grand nombre s'est inspiré soit de notre vieux poème directement, soit d'une œuvre plus ancienne (1).

V

Les faits de ce genre, et ils sont nombreux, doivent inspirer de la sympathie

(1) GUESSARD, p. XXIX, L, LXXXIV, LXXXVIII.

pour les animaux en général, aux grandes personnes et aux enfants :

Cet âge est sans pitié,

a dit le bon La Fontaine.

Dieu a créé tous les êtres pour être heureux. C'est aller contre la Providence divine qu'imposer à une créature quelconque des souffrances ou des privations, de lui disputer ainsi le degré et le genre de bonheur que Dieu a départis à chacune de ses créatures, suivant sa destination dans l'harmonie générale de la nature.

Il est temps de laisser la parole à notre vieux trouvère.

Tu ne te repentiras pas, cher lecteur, d'être allé jusqu'au bout, si, comme moi, tu aimes les bêtes. Tu trouveras, après l'aventure du chien, le fait bien touchant d'un autre animal. Celui-ci a été bien souvent rebuté et bafoué, mais à tort,

Car il est bonne créature (1).

(1) La Fontaine.

Avec un de nos grands poètes, nous répéterons tous en chœur :

Les bêtes ne sont pas si bêtes que l'on pense (1).

Le rhapsode,

ADOLPHE D'AVRIL.

(1) Molière.

PRÉAMBULE

Nous conterons une merveilleuse histoire qui advint en France, il y a bien des années, du temps de l'empereur Charlemagne.

Écoutez et sachez sûrement qu'auparavant ni depuis lors, il n'y eut dans la chrétienté un tel souverain comme Charlemagne le roi de France, le puissant empereur, aucun qui ait autant peiné et souffert pour exalter la foi chrétienne contre les conquérants sarrasins et qui fût autant redouté de toute part. On imaginerait qu'il ait réellement vécu deux cents ans, comme racontent les légendes!

Vous savez tous certainement que Charlemagne avait conquis l'Espagne jusqu'à l'Èbre. Il rentrait vainqueur en Gascogne ; il laissait à l'arrière-garde son neveu Roland, Olivier, les autres pairs de France. C'est le traître Gane, un de Mayence, appelé familièrement Ganelon, qui lui avait conseillé d'y placer Roland pour qu'il y pérît. Il l'avait vendu traîtreusement aux Sarrasins. Roland, Olivier, les autres pairs de France moururent à Roncevaux, en l'année 796.

Ganelon fut jugé, condamné et exécuté comme traître. Ses parents, ses alliés, les Mayençais, en avaient conservé une haine implacable contre Charlemagne : cette famille ne cessa de conspirer contre lui. Ils étaient des traîtres, et tel fut Macaire, digne rejeton d'une famille néfaste.

I

LA REINE SIBILLE

Comment Charlemagne tenait une grande cour à Paris.

Charlemagne avait convoqué une grande cour à Paris. Maints ducs y furent, maints princes, maints comtes et le duc de Nayme de Bavière, le bon conseiller. Dans tout le siècle, on ne vit pas un homme meilleur que Nayme, ni qui eût tant aimé son seigneur, qui ait tant peiné et souffert pour lui. Aussi eut-il de Dieu grande récompense : il eut quatre fils de sa noble épouse, qui furent pairs de France et hardis combattants. Hélas ! ils avaient été tués tous les quatre à Roncevaux, là où périrent Olivier et Roland, par le fait de Ganelon, le mauvais traître qui les livra en trahison au roi sarrasin Marsile, ce qui tourna à son déshonneur quand il fut jugé comme traître.

A cette cour aussi vint l'Ardennois qu'on appelle Ogier ; vous l'entendrez souvent nommer Ogier de *Danemark,* un mot qui

est peut-être une contraction d'Ardenne-Mark ; peu importe. . . . .

Il y avait aussi à la cour un de la famille de Mayence, Macaire de Losane. Le perfide intrigant avait tant fait par ses richesses qu'il était aimé et bien vu à la cour ; il était avec le roi au boire et au manger. Or, apprenez comme le traître voulut honnir Charlemagne.



CHARLE MAGNE

Comment Macaire veut honnir Charlemagne.

Charlemagne, déjà âgé, avait une femme de grande famille, fille à l'empereur d'Orient, roi d'une cité puissante, qu'on appelle Constantinople. La femme du roi de France avait nom Sibille : elle était gracieuse de corps, loyale et bonne et de grand sens.

Le roi Charlemagne aimait beaucoup la reine Sibille, et c'est par là que le traître voulut le frapper.

Avec la complicité d'un affreux nain, que la reine avait corrigé à cause d'un propos inconvenant, Macaire brassa une trame noire et des plus compliquées. Il serait trop long de vous raconter une horrible machination par laquelle il arriva enfin à persuader au roi que la reine le trahissait. Il avait fait la leçon à l'affreux nain, pour confondre l'innocente reine.

Charlemagne était violent : il jura que Sibille serait brûlée vive.

La reine ne put pas dire un mot pour se défendre, tant elle avait honte d'être ainsi accusée, ni lever la tête. Dolente, elle ne peut que se lamenter, la malheureuse!

Comment la reine fut prise.

Alors, cette mauvaise gent de Mayence fait conduire la reine dans une prison.

Quand la nouvelle se répandit parmi le peuple de Paris, chacun la pleure, chacun était affligé, à cause qu'elle était si sage et avenante, qu'elle donnait tant du sien aux pauvres gens et aux chevaliers qui n'avaient pas de biens, et à leurs femmes à qui elle donnait des vêtements. Chacun priait tendrement le Seigneur Dieu qu'il la sauve d'un si grand supplice, comme d'être jetée vivante dans un feu ardent.

Le roi lui-même était triste à cause d'elle : il l'aimait vraiment et tendrement ; mais il redoute tellement le blâme du monde qu'il n'ose rien faire pour la sauver.

Comment Macaire accusait la reine.

Et ce Macaire et toute sa parenté de Mayence sont toujours là : ils pressent le roi de faire brûler Sibille : « Et si vous ne le faites pas, sachez-le bien, vous en aurez le blâme de tout le monde : chacun, petits et grands, vous comptera pour rien. »

Le bon duc Nayme pleure sa reine.

Quand Charlemagne voit qu'il y a contestation, que ce qui plaît aux uns ne paraît pas bien aux autres, il appelle, pour juger la reine, le duc Nayme, Richier et d'autres de bon renom. Là fut aussi Macaire. Que Dieu le maudisse, qui souffrit la Passion, et tous ceux qui sont de Mayence ! Ils suscitèrent toujours des querelles et des brouilles.

Macaire ne peut faire entendre que de mauvaises paroles : il dit au roi : « Entendez-moi, Charlemagne. Si vous voulez croire le duc Nayme, vous en aurez honte et

réprobation de tout le monde, à tel point que les petits garçons chanteront sur vous de mauvaises chansons. »

Le duc Nayme l'entend : il baisse la tête. Il en est si fâché que, pour peu, il éclaterait de colère. Il parlera, Charlemagne l'écoutant.

Comment Nayme parle.

« Noble roi, entendez mes raisons. Que Dieu, qui souffrit la Passion, me confonde si je dis autre chose que la vérité. Vous demandez conseil ? Je serai contredit par ceux qui ont de mauvaises intentions envers la reine qui s'appelle Sibille : ils veulent, avec emportement, la faire condamner. Ils n'ont aucun souci de sa naissance. S'ils savaient ce qui peut en résulter, ils n'insisteraient plus sur le jugement.

» Sire, n'écoutez pas les conseils des vantards. Sibille, la reine, est fille d'un prince qui gouverne un grand royaume, celui de Constantinople. Il a d'immenses provinces qu'il tient en garde. Il peut réunir des armées nombreuses, quand il apprendra que sa fille a été jugée avec infamie. Ne croyez pas qu'alors il vous aime encore le moins du monde. Il pourra vous causer bien de honte et de désastres. Je vous con-

seille d'épargner la reine jusque vous ayez envoyé un messager à son père, qui lui raconte et lui explique l'affaire, de sorte qu'il ne puisse plus vous faire des reproches et vous blâmer. »

Le roi l'a entendu : le conseil lui agrée. Il allait s'y rendre, quand le traître Macaire vient vite y contredire. Il lui dit :

Comment Macaire répond au duc Nayme.

« Sire, franc guerrier, comment pouvez-vous écouter un tel conseil ? Il n'a aucune amitié pour vous quand il vous engage à ajourner le jugement de cette trahison si coupable et que nul homme n'ignore plus. Et s'il est quelqu'un qui veuille le nier, qu'il prenne ses armes, qu'il monte à cheval pour combattre contre moi ! »

Lorsque ceux qui sont au conseil entendent Macaire parler si hautement, aucun n'oserait se mesurer avec lui et il n'y a personne qui le contredise.

Le roi voit bien qu'il n'a d'autre parti que faire le jugement sans tarder. Nayme voulait partir : le roi le prie qu'il reste pour voir comment la chose finira.

On amène la reine. Le roi la regarde : son cœur s'émeut.

Comment parla la Dame.

Sibille était vêtue d'un riche manteau rond. Le visage, frais auparavant comme rose en été, elle l'a tout pâle et tout décoloré. En la regardant, le roi ne peut s'empêcher de pleurer. Elle le regarde et elle lui dit : « Hé, noble roi, que tu as été mal conseillé de m'accuser ainsi ! Celui qui vous a donné un tel conseil, n'est pas votre ami. Dieu sait la vérité, Dieu, la vraie Majesté ! Contre ton honneur, je ne fis jamais aucun péché et cela ne m'est jamais venu au cœur ni en pensée. »

Le roi lui dit : « Vous parlez en vain. Vous ne pouvez vous excuser. Pensez maintenant à votre âme ; votre condamnation est prononcée. Qui trahit son seigneur doit être brûlé. »

La dame dit : « Vous allez commettre un grand péché. »

Macaire dit au roi : « Cela tourne à votre

honte que vous raisonniez si longtemps avec elle. »

Le duc Nayme l'a entendu. Il branle la tête et il se dit en lui-même : « Ce jugement sera payé cher. Jamais Charlemagne ne verra que pour son malheur cette race de Ganelon, qui l'a toujours trahi et égaré. »

Comment le peuple de Paris se désolait.

Le roi qui règne sur la France est chagriné et désolé à cause de Sibille, qu'il aimait plus que tout autre être vivant; mais, à cause de la justice, il ne peut faire autrement qu'exécuter la sentence, bien malgré soi.

Il ordonne à un de ses chambellans que la dame soit conduite, vêtue et voilée de noir, comme femme qui va au supplice. Là, devant le palais, on apporte du bois et des fagots d'épines : un feu ardent est allumé.

Quand la nouvelle en fut colportée à Paris, de tous les côtés, il n'y a dame de qualité, chevalier, artisan, marchand qui ne vienne voir le supplice. Tous la pleurent de cœur et la regrettent.

Or, écoutez, seigneurs et bonnes gens, ce que fit Macaire, le traître criminel. Il saisit son complice, le nain ; il le soulève dans ses bras, il le précipite sur le bûcher. « Va,

perfide; tu as voulu honnir le roi ; tu n'iras pas t'en vanter. » Ainsi il le fait brûler dans le brasier ardent. Il avait agi ainsi pour que le nain ne pût jamais rien dire de la chose.

Et Sibille est amenée sur la place devant le feu ardent. Quand elle a vu le bûcher, elle tombe à genoux : elle prie Dieu, le Père tout-puissant,de ne pas oublier qu'elle meurt innocente et de la venger avant peu, pour que les petits et les grands le sachent bien.

Elle pleure, elle gémit ; elle se tord les mains : elle prie Dieu, le Rédempteur des hommes, de sauver son âme pour qu'elle puisse aller en paradis.

Elle interpelle le roi : « Noble roi, Sire, au nom de Dieu le Créateur, fais-moi venir un sage confesseur qui me donne l'absolution. » Et le roi dit : « Volontiers, sans retard. »

Comment la reine se confesse.

Charlemagne, qui savait son devoir, fit venir aussitôt l'abbé de Saint-Denis — il n'en connaissait pas de meilleur — et il le présenta à la reine.

« Dame, dit l'abbé, voulez-vous vous confesser?

— Je vous le demande et je le requiers, dit la reine. »

Devant l'abbé, elle va s'agenouiller : elle lui a dit et conté tous ses péchés. Elle n'en a pas oublié un seul de tout ce qu'elle a pu se souvenir.

L'abbé était homme sage et instruit : il l'interroge sur la chose dont elle est accusée.

La reine dit : « Je vous dirai la vérité. Dieu me confonde si je dis une fausseté. Seigneur abbé, je veux que vous sachiez tout. »

Et elle lui expose en grand détail comment le traître Macaire a brassé un complot, de complicité avec le nain. Il a ourdi la

trame avec une habileté infèrnale, de manière que le roi a dû croire qu'elle l'avait trahi.

« Je vous ai dit, fit-elle, toute la vérité. Par pitié, je demande que vous me donniez l'absolution de tous mes péchés ; mais je ne la demande pas pour le péché dont on m'accuse ! »

L'abbé était sage et instruit. Il regarde la dame pendant qu'elle lui parle, alors qu'elle est déjà condamnée à mourir. Il voit bien qu'elle lui dit la vérité. Doucement, il la réconforte ; il la bénit et lui donne l'absolution de tous ses péchés, mais non de celui dont elle est innocente.

Comment l'abbé a parlé.

L'abbé va chez le roi, car il n'a rien trouvé dont on pût charger la reine. Le roi réunit un conseil ; il y appelle les seigneurs les plus intimes : Nayme, le duc sage et expérimenté, et Ogier de Danemark, si honorable. A ce conseil, plusieurs autres seigneurs furent amenés, tous des meilleurs, des mieux apparentés, mais pas un seul de Mayence n'y fut appelé.

« Seigneurs, dit l'abbé, sachez la vérité. Quand on approche de la mort, on ne veut rien cacher de ses péchés ; on dit toute la vérité.

» J'ai entendu la reine en confession : elle m'a avoué et conté tous ses péchés. Je vois bien qu'elle n'est pas coupable de tel forfait dont on puisse la charger et qu'elle n'en a jamais rien dit ni même pensé. Elle m'a assuré aussi qu'elle doit être mère. Donc, noble roi, prenez garde à ce que vous

allez décider : la faire mourir serait un plus grand péché que ne commit celui qui a accusé Jésus, d'où il a été attaché sur la Croix. »

Comment parla le duc de Nayme à Charlemagne.

Nayme l'a écouté : il a compris. Aux paroles qu'il a entendues de l'abbé, il a connu toute la vérité et que la dame, quand on l'accuse, est accusée à tort par calomnie.

« Sire, dit-il, si vous voulez agir d'après mon conseil, je vous en donnerai un tel que vous serez approuvé de tous et qu'il n'y aura personne qui puisse vous blâmer. Si la reine doit devenir mère, ce sera une grande faute de la condamner si durement ; mais si vous voulez consentir à mon avis et l'accorder, vous la remettrez à un de vos hommes pour qu'il la conduise et l'emmène en pays étranger, en dehors de votre royaume. Et vous commanderez qu'on ne la laisse ni voir ni regarder. »

Et le roi dit : « C'est bien d'y consentir. Vous ne pourriez me donner un meilleur

conseil. Dès que cela vous agrée, j'y consens. »

Aussitôt, on fait partir la dame d'auprès le bûcher. Tout le peuple se met à remercier et à adorer Dieu.

Comment Charlemagne parle à la reine Sibille.

Le roi regarde la reine et se met à lui dire : « Noble reine, je vous chérissais beaucoup. Vous avez fait telle chose que je ne puis plus vous aimer ; je veux vous faire grâce de la vie ; mais il convient que vous alliez dans une autre contrée, que je ne puisse plus vous voir et regarder, et que vous soyez en dehors de mon royaume. »

La dame l'entend ; elle commence à pleurer.

Le roi lui dit : « Allez vous équiper, vous vêtir et vous chausser dans votre chambre et prenez de l'argent pour vos dépenses. »

La reine dit : « Je vais le faire ; je ne veux pas contredire votre volonté. » Et elle est retournée dans sa chambre.

Comment Charlemagne parlait à l'écuyer Aubri.

Le roi n'oublie pas ce qu'il reste à faire. Il fait appeler un de ses écuyers. Il était bien apparenté. Dans toute la cour, on n'aurait pas trouvé un damoiseau plus courtois et plus brave, ni à qui l'honneur du roi fût plus cher. Il avait nom Aubri ; c'est ainsi qu'on l'appelait. Il est plus loyal qu'aucun chevalier.

Il arrive ; le roi le voit et l'interpelle ainsi : « Seigneur Aubri, allez vous apprêter : Vous devez aller avec la reine, vous devez la mener à tel endroit qu'elle soit en dehors du territoire de mon royaume. Et quand vous aurez fait cela, vous reviendrez. »

Aubri dit : « Je ne puis refuser ; volontiers ferai-je votre volonté. »

Aubri ne veut pas s'attarder. Il fait seller son cheval de voyage (le *palefroi*, comme on disait alors, par opposition au *destrier*

qui était le cheval de guerre). Il ceint l'épée au côté ; il ne prend pas d'autre arme, ni armure, ni bouclier. Sur son poing, il portait un épervier. Son chien, un grand levrier d'attache, va toujours derrière lui.

Aubri fait monter la dame sur un palefroi et avec lui l'emmène, que ça plaise ou que ça déplaise. Par le chemin, il se met à marcher.

Grand deuil en mènent les ouvriers comme les chevaliers, le roi lui-même et Nayme de Bavière.

II

LA FORÊT DE BONDY

A TROIS LIEUES DE PARIS

Comment Macaire s'arme de pied en cap.

Quand l'écuyer est parti, les quittant,
Chacun est triste, le petit et le grand.
Le roi lui-même en pleure amèrement.
Aubri s'en va par Ménil-le-Montant.

Alors, Macaire a saisi le moment.

Il vient en courant à son hôtel. (Que Dieu l'écrase!) C'est par lui que la reine a été mise en si grand tourment. Il se revêt de ses armes et de toute l'armure. Il prend un bouclier qu'il se pend au cou et une lance aiguisée à la main. Il sort de Paris doucement et sans bruit. Il va chevauchant derrière Aubri qui allait ensemble avec la dame, ne redoutant âme qui vive.

Hélas! pourquoi le roi ne sait-il pas la trahison que prépare le perfide Macaire!

Comment la reine s'arrête auprès d'un fontaine dans la forêt de Bondy.

Tant a marché Aubri en avant qu'il ren contre une fontaine à une pente dans la forê grande et merveilleuse.

En voyant l'eau qui coule, la dame s prend à la convoiter. Elle dit à Aubri « Seigneur Aubri, je vous prie, je vou demande que vous me mettiez devant l fontaine : je suis si lasse que j'ai besoin d boire. »

Aubri lui dit : « Vous parlez sagement. Il descend du palefroi à l'amble, vient à l dame, la prend dans ses bras, la descen du palefroi en la soutenant : il l'asso auprès de la fontaine. La dame y boit, qu en avait grand besoin ; elle se lave les main et le visage.

Puis, la reine relève la tête et regard devant : elle voit Macaire qui arrive éperon nant son destrier, à coup d'éperons, tou

armé et caparaçonné. Quand elle le voit, elle ne fut jamais si affligée ! Elle se prend tristement à se tourmenter :

« Aubri, fit-elle, malheur à nous ! Voici venir le méchant trompeur par qui je suis chassée du royaume de France. »

Aubri dit : « Ne craignez rien. Je saurai bien vous défendre. »

Le perfide Macaire l'entend : il dit, au contraire, à Aubri : « Pour rien au monde, tu ne pourras l'emmener. Je ferai d'elle à ma volonté. »

Comment Aubri parle à Macaire.

Aubri dit : « Tu n'en feras rien que je sache, avant que tu tâtes du tranchant de mon épée.

» Macaire, je ne puis me tromper, c'est à mal que tu es venu à moi par derrière, à cause de la reine que j'ai à conduire. Quand le saura Charlemagne, au visage fier, et Ogier et Nayme de Bavière, toute ta richesse ne pourra te préserver d'être accroché aux fourches. Retourne en arrière. Ne cherche pas à m'arrêter. Ce que tu médites ne vaut rien pour toi. »

Et dit Macaire : « Tu ne pourras pas l'emmener. Et si tu veux le moins du monde la défendre, il t'arrivera de mourir de male mort. »

Quand Macaire voit qu'Aubri ne veut pas lui livrer la reine, il s'élance contre lui, en éperonnant son destrier.

Aubri était brave et alerte : il tire son

épée et se met en défense. Ah ! si Aubri avait eu sa lance et son armure, qu'il eût bien protégé la reine contre tout chevalier!

Comment Macaire se combat à Aubri.

L'un contre l'autre fait aller son cheval. Aubri tient levée l'épée fourbie d'acier. Contre Macaire, il s'élance comme un sanglier. Macaire éperonnant, et, au galop, brandit la lance où il y a une pointe bien acérée. Il a toutes ses armes : il est couvert de son armure. Aubri n'a rien que son épée d'acier; il ne peut entamer Macaire.

Grande fut la lutte des deux combattants; mais, contre homme vêtu de fer, avec armure et casque, que peut homme découvert? Macaire frappe Aubri d'un coup contre lequel celui-ci n'avait rien pour se défendre : il lui enfonce dans le corps sa lance acérée et l'abat mort sur l'herbe verte du pré.

Comment Macaire retourne à la cour du roi.

Quand la reine a vu que le combat s'engageait si acharné, elle a tellement peur qu'elle courut se cacher dans le bois, pour que Macaire ne puisse la découvrir. Elle priait Dieu, le vrai Justicier, de sauver Aubri de la mort.

Et elle priait Dieu, le Créateur des hommes et la Sainte Vierge, de lui venir en aide. Dans la grande forêt de Bondy, dans le fourré, elle se désole et pleure.

Lorsque Macaire eut tué l'écuyer, il regarde aux environs, tout autour. Ne trouvant pas la reine, il en eut une grande tristesse et grand regret de ce qu'il avait fait inutilement. Il laissa Aubri gisant sur l'herbe auprès de la fontaine qui coule sur un lit de verdure. Il retourne à la cour du roi. Il est persuadé que personne — ni grands, ni petits — ne saura rien.

Et la reine s'en va dans la forêt, tremblante de peur et menant grande douleur. Que Dieu, qui fait naître les fleurs, la conduise ! Nous la laisserons, pour le moment, dans la forêt, où elle endura grandes souffrances.



4.

Comment le chien d'Aubri va à la cour de Charlemagne.

Aubri est resté étendu sur la prairie. Le cheval paît l'herbe dans la prairie. Le chien est resté auprès du corps de son maître. Une tradition, qui a fini par s'accréditer, rapporte que le chien recouvrit le corps de feuilles et de mousses. Ce n'est pas un point contrariant à l'instinct de l'animal ni à ses habitudes que chacun a pu observer tous les jours.

Donc, le levrier restait accoté au corps d'Aubri. Trois jours il y resta sans manger. Dans le monde, il n'est jamais né une créature qui ait mieux pleuré son maître que ce levrier et qui tant l'ait aimé.

C'était un de ces beaux levriers du Yémen, province méridionale de l'Arabie et le pays de la reine de Saba qui vint honorer le roi Salomon à Jérusalem. L'histoire rapporte que Charlemagne eut des rapports amicaux

avec le célèbre sultan arabe Haroun-al-Raschid qui envoya des cadeaux magnifiques à notre empereur, notamment une pendule, la première qu'on ait vue, dit-on, en Occident. Il n'est pas étonnant que le sultan, qui avait fait dix-sept fois le pèlerinage de La Mecque, en ait ramené quelques couples de ces précieux chiens de chasse, qui étaient de haute taille et en ait gratifié Charlemagne, grand chasseur et amateur de tout ce qui est beau.

Nous avons laissé le chien couché sur le corps de son maître. Lorsque trois journées furent passées, il eut une si grande faim, qu'il ne put pas demeurer là un plus long temps. Droit vers Paris, il s'est acheminé. Il a tant marché qu'il arrive en la Cité; il arrive au palais du roi, lequel palais lui était familier ; car il y allait fréquemment avec son maître qu'il n'avait jamais quitté. Il monte les marches.

C'était à l'heure que le repas est préparé; les barons étaient assis autour de la table.

Le chien regarde en avant, en arrière : il va du côté où il voit Macaire, où le traître était assis à la table. Le chien s'est élancé sur la table. Il saisit Macaire à la figure avec ses crocs et lui entame fortement la chair. Puis, il prit du pain tant qu'il en eût assez et partit au milieu des cris des convives. Il est retourné à son maître, là où il est couché en la terre.

Comment Macaire parla à ses parents et amis.

Et Macaire était resté à la table, blessé. Les convives ont tout vu et demeurent ébahis. Ils avaient bien regardé le chien et ils se parlaient et se disaient entre eux : « Est-ce qu'Aubri est revenu, Aubri que Charlemagne a envoyé avec la reine, car ce chien ressemble bien au levrier d'Aubri ? »

Et Macaire est allé à son hôtel : il a mandé des médecins qui ont bandé sa plaie.

Et Macaire a appelé ses parents (les gens de Mayence) : « Seigneurs, fit-il, si vous m'aimez tant soit peu, lorsque je serai allé au palais et que je serai assis à la table, si ce levrier reparaît, que chacun de vous ait un bâton noueux et faites qu'il ne puisse pas approcher de moi. »

Et ses parents lui répondirent : « Volontiers et de bon gré. Nous agirons bien suivant votre volonté. »

Comment le chien d'Aubri est retourné au palais du roi.

Le chien a mangé le pain qu'il avait emporté de la table. Il resta encore trois jours sevré de nourriture. Et quand il eut assez enduré la faim, il retourna au palais à l'heure précisément où la table était apprêtée.

Macaire était assis à la table : il avait encore la figure emmaillotée. S'il est venu à la cour, s'il s'est encore montré, c'est pour que le monde n'ait pas de mauvaises pensées.

Lorsque le chien est arrivé à la salle, il s'élance aussitôt contre Macaire ; mais les gens aux bâtons noueux crient après lui et lui donnent de grands coups.

Alors, le chien est allé à la table, a pris du pain et s'est échappé, au grand ébahissement de tous : il est retourné à son maître.

Comment le duc Nayme parle à Charlemagne.

Nayme s'adressa au roi. « Sire, dit-il, entendez ma raison. Homme ne vit jamais chose si merveilleuse. Si vous m'en croyez, nous ferons ainsi. Nous serons tout prêts, chevaliers et paysans. Lorsque le chien viendra, nous le suivrons. Ce n'est pas quelque chose d'ordinaire que nous verrons. »

Charlemagne dit : « Bénédiction à Dieu ! »

Le chien ne manqua pas; quand il eut faim, il vint à Paris sans tarder. Il est entré au palais dans la grande salle, il regarde autour de lui et dans le voisinage, s'il peut voir Macaire ou non. Et ceux de Mayence, qui ont bâtons en mains, allaient le frapper, lorsque Nayme les arrête et leur crie à haute voix : « Ne le touchez pas, si vous voulez garder les yeux. » Et ils laissent le chien, de gré ou non.

Et le roi, le bon duc Nayme, Ogier et beaucoup d'autres barons montent à cheval à qui mieux mieux et, à bride abattue, ils suivent le chien.

Comment Charlemagne et ses barons trouvent le corps d'Aubri dans la forêt.

Ils ont tant couru qu'ils arrivent bientôt dans la forêt de Bondy. Ils voient un corps étendu, d'où s'exhale l'odeur cadavérique. Ils voient un chien couché sur le corps. Ils regardent autour et aperçoivent un cheval. Ils reconnaissent d'abord que c'est le palefroi d'Aubri. Ils reconnaissent bientôt le levrier qui venait au palais. Chacun se met à crier : « O noble roi, quel grand malheur! »

Charlemagne appelle le duc Nayme de Bavière : « Conseillez-moi, je vous prie. » Et le duc Nayme dit : « On ne peut pas cacher que le chien a fait office de justice. Celui qu'il a pris en détestation sait tout ce qu'il en est. Faites saisir Macaire dès maintenant : il saura bien vous raconter toute la

vérité. Et faisons porter le corps d'Aubri à Paris. Nous le devons enterrer en grand honneur. Nous verrons ensuite à faire justice. »

Charlemagne dit : « Vous parlez en brave ; je ne veux pas contredire à ce qui vous paraît bon. » Il fait aussitôt arrêter Macaire et le fait bien garder par ses gens.

Le corps d'Aubri est froid. Nul n'y voudrait toucher : ils prennent pour le couvrir des herbes fraîches et de douce odeur. Du mieux qu'ils peuvent, ils le font transporter à Paris. Ils l'enterrent en grand honneur. Dieu ! Comme le pleurent chevaliers et paysans, dames, jeunes filles et petits garçons !

III

LE CHIEN D'AUBRI

Comment le roi parle à Macaire et comment Macaire a répondu au roi.

Lorsque le corps est enlevé, Charlemagne s'en retourne et, avec lui, le duc Nayme de Bavière. Toute la population se met à crier : elle réclame que justice soit faite.

Le roi se fait amener Macaire, et il lui dit : « Macaire, je suis bien frappé d'entendre tout le monde t'accuser de la mort d'Aubri, qui était si preux, si brave, quand je vois le chien s'attaquer droit à toi. Si tu as tué Aubri, qu'est devenue ma femme, que je lui donnai à conduire en pays étranger pour me venger? »

Macaire dit : « Bon roi, laissez juger. Je contredis cette accusation. Jamais je ne le fis, ni en eus la pensée. Que celui qui veut m'en charger soit prêt à le prouver les armes à la main. »

Le duc Nayme, quand il entendit le traître prendre la chose de si haut, observa que

personne n'osait contredire Macaire par crainte de sa parenté. Alors, non sans colère, il dit au roi : « Or, laissez-le aller. Prenez conseil de vos chevaliers. Il mérite d'être mis en jugement. Si, par crainte, vous reculez, vous n'êtes pas digne d'être encore roi. »

Comment le roi prit conseil.

Charlemagne n'y met pas de retard : il fait assembler toute sa baronnie. Il y en eut cent et plus, tous de grande chevalerie. Ils montent au palais; ils s'assemblent en la salle voûtée — qui qu'en pleure ou qu'en rie!

« Seigneurs, dit Charlemagne, je dois vous dire qu'il m'a été fait grand outrage. Ma femme a été honteusement accusée. Aubri a été tué, ce dont j'ai l'âme irritée. Conseillez-moi, puisque je vous le demande. Et n'ayez crainte d'aucun homme vivant. »

Quand les seigneurs ont entendu ces paroles, il n'en est pas un qui dise un seul mot. A cause du traître Macaire, tous baissent la tête, tant ils redoutent sa puissance!

Le duc Nayme, le premier, a parlé : « Noble sire-roi, je ne veux rien vous cacher au sujet des seigneurs qui sont ici assem-

blés, et je vois bien quel est leur sentiment. Tous reculent, tant ils redoutent la puissance des traîtres Mayençais ; mais je vais un peu vous dire ce que je pense. Ceux de Mayence sont nombreux et riches d'honneurs. En Allemagne, il n'y a personne mieux apparenté. Aussi n'y a-t-il pas, dans la chrétienté, un homme qui voulût leur livrer bataille en champ. Ce serait, pourtant, un grand péché de déserter la justice. Je vous donnerai un conseil à mon idée et je crois que je n'en serai blâmé de personne.

» Qu'on prenne Macaire, qui est l'accusé. Qu'il soit vêtu seulement de la jaquette (bliaut-blouse); qu'il ait en main un bâton mesuré de la longueur d'une brasse; qu'il soit dressé une palissade autour de la lice; que Macaire et le chien soient amenés dans l'enceinte, le chien d'Aubri qui a depuis accusé Macaire, pour l'avoir pris en détestation. Si le chien est vaincu, que Macaire soit délivré. Et si Macaire est abîmé par le chien, que, dès lors, il soit condamné

comme un traître et un méchant parjure. »

Quand ceux qui sont là au conseil privé ont entendu comment le duc Nayme a parlé, chacun agrée sa proposition : il n'en est aucun qui reste en arrière. Le roi aussi y accède volontiers. Les parents de Macaire en sont joyeux : ils n'imaginent pas, si l'épreuve a lieu, que, par un chien, un tel chevalier puisse être vaincu et maté.

Comment les parents de Macaire se troublèrent.

Charlemagne n'y met pas de retard. En l'île Saint-Louis, sur la Seine, au milieu de la grande place, devant le donjon, il fait dresser une palissade élevée, très bien serrée tout autour.

Puis il fait sonner un ban : que tout homme qui franchirait la palissade serait accroché aux fourches comme larron : que le combat ait lieu en paix, sans noise.

Pas de retard. Ils amènent d'abord Macaire; ils le laissent vêtu seulement d'un bliau; ils lui donnent à la main un bâton qui avait une brasse de long, pas davantage. Puis le levrier est amené.

Lorsque le chien eut aperçu Macaire, il se précipite sur son corps et, de ses dents aiguës, le saisit par le flanc. Macaire le frappe de son bâton, à grands coups sur le

flanc et sur le corps. Le chien l'a mordu à belles dents.

Grande fut la bataille, on n'en a jamais vu de plus belle!

Toute la population de Paris est venue pour voir l'épreuve. D'une seule voix, tous poussent des clameurs : ils crient : « Sainte Marie, aidez-nous pour que la vérité apparaisse! Pour Aubri, montrez votre puissance! »

Ce fut aussi un grand combat; on n'en avait jamais vu comme celui de ce jour-là.

Quand les parents de Macaire l'ont vu, ils se disent entre eux : « Comme nous sommes déçus! Devions-nous être confondus par un chien! » Un des leurs franchit la palissade; il allait la dépasser; mais toute l'assistance pousse un cri : « Qu'il soit pris aussitôt et pendu sur place! » Quand il l'entend, le Mayençais s'enfuit.

Le traître s'en va : il voudrait échapper; mais le roi fait crier un ban, qu'à celui qui pourra le saisir, il donnera mille livres. Un

paysan, qui venait à la cité pour acheter des souliers, a entendu publier le ban. En sa main est un bâton de pommier. Il arrête le fuyard au débouché d'une place. S'il court après lui et va le saisir, c'est uniquement pour gagner la somme promise. Il l'amène aussitôt devant le roi. Le roi le voit et remercie le paysan. Et il lui fait donner les mille livres. Puis il fait prendre et lier le Mayençais. Et, au lieu même où il a voulu franchir la palissade, il le fait accrocher par la goule; puis brûler. Grand dèuil en a toute sa parenté mayençaise.

Comment le chien d'Aubri pouvait se réfugier.

Je ne vous ai pas encore parlé du tonneau.

La plus ancienne représentation connue du combat de Macaire contre un chien est du XVIe siècle ; c'est, paraît-il, la reproduction d'un tableau qui ornait la grande salle du château royal de Montargis.

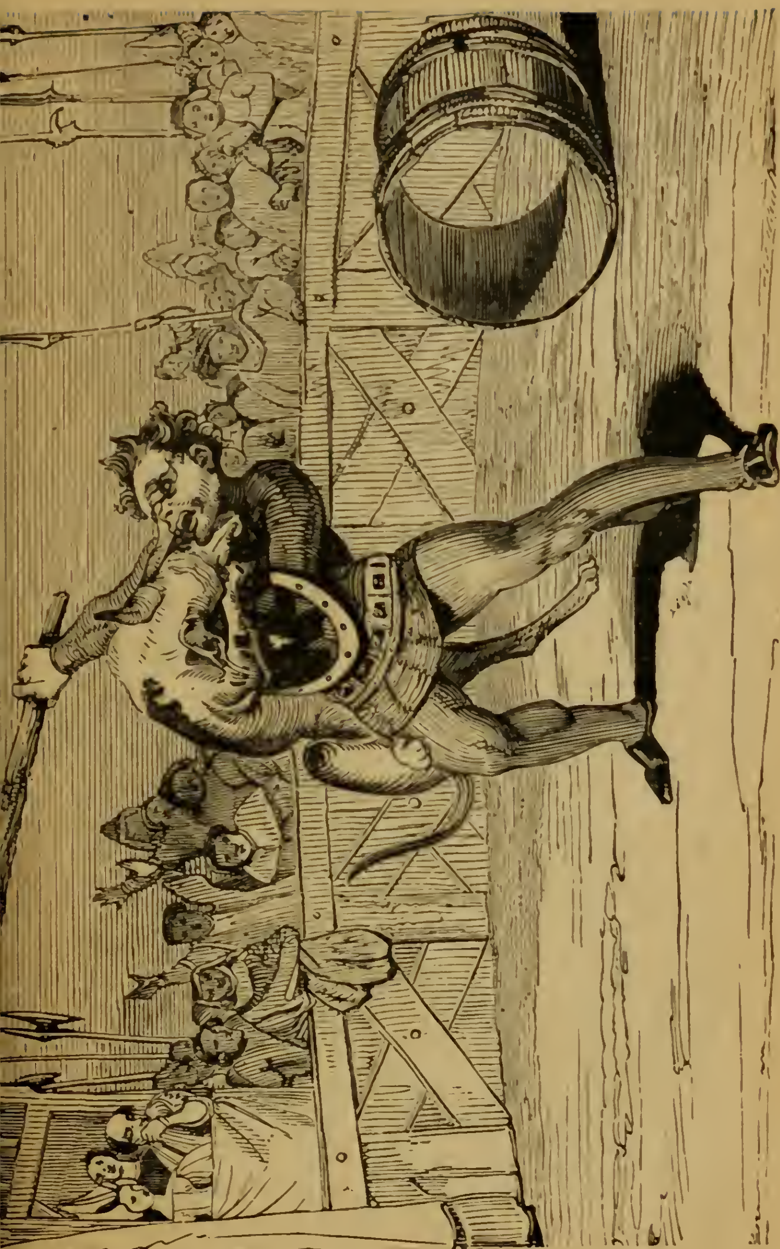
A la gauche du chevalier, comme vous le verrez sur une estampe qui orne notre volume, est un tonneau défoncé des deux côtés, où le chien pouvait se mettre momentanément à l'abri du bâton.

Les récits les plus anciens et notamment le poème du XIIIe siècle, que je traduis le plus souvent, ne mentionnent pas le tonneau..... Est-ce à dire que c'est une invention ultérieure? Je n'oserais l'affirmer, car cette mention peut se trouver dans des ouvrages du temps aujourd'hui perdus.

D'ailleurs, c'est une particularité bien connue que les historiens ont négligé parfois de mentionner un fait précisément parce qu'il était, de leur temps, connu de tout le monde.

Il faut dire aussi que, si le brave défenseur d'Aubri n'avait pas eu où se réfugier, il n'eût pu résister longtemps au terrible Macaire, lequel, malgré le tonneau, fit à plusieurs reprises ressentir à son digne adversaire les cruelles atteintes du gros bâton.

Je reprends le récit du combat que j'ai laissé au moment que le perfide Mayençais voulait franchir la palissade, dont, vous le savez, il eut bientôt, mais trop tard, à se repentir.



Comment fut grande la bataille d'entre Macaire et le chien.

Le combat continue. Homme vivant n'en vit jamais de pareil. Le chien mord Macaire aux flancs et sur les côtes,.... Celui-ci frappe souventes fois du bâton le chien sur la tête, que le sang en coule.

Les gens de Mayence en sont en grand tourment. Ils voudraient bien que la paix fût conclue à prix d'or et d'argent; mais le roi jure par Dieu et par saint Jean que tout l'or qui fût au monde n'empêchera pas que, si le chien arrive à le vaincre, Macaire soit condamné à être brûlé au feu, ou à être pendu en l'air, comme ses barons feront la sentence.

Le combat fut acharné toute la journée, sans cesse. Le chien le harcèle tellement que Macaire, harassé, ne peut plus s'aider ni de pied ni de main. Le chien va sur lui, furieux : il le mord si fortement au visage qu'il lui enlève toute la pommette d'une joue.

Macaire hurle et crie à haute voix : « Où êtes-vous allés, tous mes parents, que, contre un chien, vous ne me secourez pas! »

Charlemagne dit : « Ils sont loin de toi! C'est pour ton malheur que tu connus Aubri et ma Dame, Aubri que tu as tué cruellement. »

Entendez comment le chien a mené le combat : il saute vivement sur le corps de Macaire; il s'y accroche, lui saisit le cou dans sa gueule, si vigoureusement que Macaire s'affaisse à terre. Et, au nom de Dieu, il se prend à crier : « Hé! noble roi, qui commandez à tout, ne me laissez pas mourir si misérablement. Appelez-moi vite un confesseur. Je veux lui conter toute ma machination. »

Le roi l'entend; il en fut satisfait et joyeux. Il mande aussitôt l'abbé de Saint-Denis. Celui-ci vient volontiers; il arrive en hâte.

Comment l'abbé de Saint-Denis parle à Macaire.

Charlemagne fait entrer l'abbé dans l'enceinte palissadée, là où le chien tient Macaire serré entre ses dents. Macaire ne peut mouvoir ni la main ni le pied..... Il ne peut parler que tout bas.

L'abbé s'approche tout à côté, il l'interroge; il lui demande s'il a volonté de dire la vérité tout entière; il ajoute qu'il sait bien comment l'œuvre a été accomplie, d'après ce que la reine lui a conté.

Macaire dit : « Confessez-moi et absolvez-moi de tous mes péchés. Je sais bien que je suis condamné à mort et que toute ma parenté ne me vaut pas grand'chose. »

Alors, l'abbé dit : « Si grand est le péché que je crois bien que vous dites vrai; mais il faut, quand vous me le conterez, que le roi soit ici à côté pour entendre, et le duc Nayme et les autres aussi ; car, autrement,

il n'y aurait pas amende honorable et le chien ne vous lâcherait pas. C'est déjà un vrai miracle de Dieu que, par un chien, un tel homme ait été déconfit. S'il l'a voulu, c'est pour que le péché fût connu de tout le monde, des bons comme des mauvais. »

Macaire dit : « Faites votre volonté. »

Comment Macaire se confesse à l'abbé.

L'abbé a donc appelé Nayme, du duché de Bavière, et tout le monde, les bons comme les mauvais, pour entendre le péché de Macaire, ce traître qui est né à une mauvaise heure.

L'abbé lui dit : « Or, commencez ; dites la vérité ; que rien ne me soit célé, car je sais bien comment la chose s'est passée depuis le commencement jusqu'à la fin, puisque la reine me l'a raconté. » Macaire répond : « Je ne dirai pas de fausseté ; mais faites d'abord que le chien m'ait lâché. »

Le roi lui dit ; « Tu as trop mal agi : le chien ne te laissera pas que tu aies avoué la vérité. »

Alors, Macaire commença aussitôt à dire tout son péché, comment il avait manœuvré depuis le commencement jusqu'à la fin ; comment il avait voulu induire la reine à trahir le roi ; comment la reine avait

repoussé avec horreur ses suggestions ; comment il s'était servi du nain pour faire croire au roi que la reine le trahissait; comment il avait jeté le nain dans le bûcher, pour que la perfidie ne fût jamais découverte ; comment, quand il vit qu'Aubri emmenait la reine, il en fut plus malheureux que si on l'eût brûlé lui-même sur un feu ardent ; comment il prit alors son armure; comment il les poursuivit en armes sur son cheval de guerre, pour s'emparer de la reine ; comment Aubri la défendait noblement, d'où il l'occit de son épée tranchante.

« De la reine, ajouta Macaire, je ne sais rien dire, si ce n'est qu'elle s'enfuit devant moi en avant. Je n'ai pas pu la joindre ni l'apercevoir. Elle s'est enfoncée dans la forêt qui est étonnamment grande. Je retournai : je ne m'arrêtais pas, étant triste et dolent de ce que j'avais fait inutilement. Que Dieu ne me pardonne pas, si la chose s'est passée autrement ! »

Comment Charlemagne parle au chien d'Aubri.

Le roi lui dit : « Tu m'as fait tant de mal! tu as accusé à faux mon épouse, que j'aimais tendrement. Que je ne sois plus roi portant la couronne, si je mange de ma vie avant d'avoir entendu ta condamnation!

« Duc Nayme, ce méchant criminel a trahi mon épouse par ses machinations. Il m'a tué Aubri, que j'aimais tant, conseillez-moi, pour la condamnation. »

Nayme a dit : « Agissons sagement. Faisons-le d'abord attacher à un grand cheval rapide et traîner dans tout Paris et, après, faisons-le brûler dans un feu ardent. De ses parents, nul ne dira rien; sinon, nous en ferions autant d'eux. »

Chacun s'écrie : « Nayme a bien parlé. »

Le chien tient encore Macaire étroitement, qu'il ne pouvait bouger aucunement.

Alors, le roi, en douce parole, prie le

chien que, par amour pour lui, il lâche Macaire. Ce que le chien fit aussitôt, comme aurait fait une personne douée de raison.

Et quand le chien a délivré Macaire entièrement, l'abbé, avant de se séparer de Macaire, fait sur lui le signe de la Croix et lui donne l'absolution.

Comment fut jugé Macaire.

Écoutez ce que fit Charlemagne, d'après le conseil du duc Nayme.

Le roi fait d'abord saisir Macaire et il le fait traîner sur un cheval de bât par tout Paris de-ci et de-là. Derrière lui marchent artisans, chevaliers, petits et grands, garçons et jeunes gens, qui le huent et poussent des cris. Chacun disait : « Qu'il meure, le traître qui a voulu honnir et accuser la reine, qui a tué Aubri, le meilleur écuyer qui se pût trouver à Paris. »

C'est ainsi qu'ils l'accompagnent par devant et par derrière.

Quand ce fut fait, on le ramène sur la place. Là, on allume un grand feu. Là, ils le font rôtir et brûler. Quelque parenté qu'il eût, elle ne put s'y opposer.

Et quand ce fut fini, on le fit enterrer. Cette race de Mayence en eut grande confusion.

IV

L'ANE DE VAROCHER

Comment va la reine Sibille par la forêt de Bondy, à trois lieues de Paris.

Charlemagne est rentré à Paris. Il est dolent, à cause de son honnête femme, à cause d'Aubri qu'il aimait tant et de Macaire, qui était de ses chevaliers. Laissons là le criminel, qui a été payé comme il le méritait. Il convient, maintenant, de retourner à la reine. Quand Sibille eut vu le forfait accompli et Aubri renversé de cheval, elle s'était mise à errer dans la forêt, où il lui fallut endurer grande douleur et grande souffrance. Elle ne sut pas la condamnation à mort et l'exécution du traître : elle n'eut aucun réconfort.

Elle marcha en avant par le bois tant et tant, qu'elle arriva à la sortie en un pré verdoyant.

Elle voit un homme qui venait. Il marchait portant une charge de bois qu'il avait coupée dans la grande forêt, pour nourrir sa femme et ses petits enfants.

Il voit la reine, il se prend à l'interroger. « Dame, dit-il, vous vous en allez fâcheusement, ainsi seule et sans homme. A ne pas mentir, vous me semblez la reine. Comment vous trouvez-vous ainsi? Vous avez eu un malheur. Dites-le moi, j'en tirerai vengeance.

— Ami, dit-elle, je te dirai le vrai de ce qui m'est arrivé. Oui, je suis bien la reine; je ne mens pas. Un traître perfide (que Dieu l'écrase!) m'a faussement accusée auprès du roi, ce qui m'a mise dans une si mauvaise situation, dont je te prie, honnête et vaillant homme, que tu me secoure; que, par toi, je puisse aller à Constantinople, où sont les miens parents. Et si tu le fais, tu en auras un bon payement. Par moi, tu seras puissant et riche. »

Comment Varocher a pris congé de sa dame.

Varocher dit : « Il suffit. Je ne vous abandonnerai pas de toute ma vie. Marchez derrière ; moi, j'irai par devant, à mon logis qui est ici devant nous, où j'ai ma femme et deux beaux enfants. Je prendrai congé ; puis nous irons en avant. » La reine dit : « Tout comme vous voudrez. »

Donc, ils s'en vont tous les deux de compagnie, si bien qu'ils atteignent le logement du bûcheron.

Varocher entre dans la maison : il dépose son fardeau de bois. « Dame, dit-il, ne m'attendez pas de sitôt. Le mois entier sera bien accompli avant que je revienne. » Elle lui dit : « Mais où vas-tu, maître Varocher ? » Il lui répond : « A la grâce de Dieu : je ne saurais pas en dire davantage sur mon retour. » En main, il prit un grand bâton noueux.

Varocher était grand, il était gros; il était carré et membru..... Il avait une grosse tête et les cheveux ébouriffés. Un homme aussi étrange, on n'en a jamais vu.

Comment le bûcheron a convoyé la reine.

Il s'achemine avec vigueur et entrain : la reine marche derrière lui. Ils traversent la France sans s'arrêter, et la Provence, dont ils n'ont rien connu, et la Lombardie tout entière. Ils ont tant marché sans arrêter qu'à la fin ils sont arrivés à Venise. Ils entrent dans un navire et traversent la mer jusqu'à l'autre bord.

Tous ceux qui aperçoivent Varocher le regardent et s'en rient par derrière.

Ils ont tant marché au milieu des pics aigus, passé les défilés, les vallées et les prairies herbues, qu'à la fin, ils sont venus en Hongrie. Là, ils sont descendus chez un hôte qui était bon homme, sensé et prudent, très bien connu de tous, des grands comme des petits.

Qui voit Varocher, avec son bâton gros et noueux, avec cette tête qu'il avait si velue,

pense qu'il est toqué et qu'il n'a plus son bon sens.

Et l'hôte demande à Varocher qu'il lui fasse connaître d'où il est et d'où il vient. Varocher dit : « D'au delà des pics aigus des montagnes, et c'est mon épouse qui est venue derrière moi. »

Quand l'hôte a entendu Varocher, il dit à sa femme de bien soigner la dame. C'est ce que fit l'hôtesse, une femme qui était bien à son affaire, femme de grande vertu, qui aimait bien les pauvres gens et les petits. Elle demande à la reine quel est cette espèce de diable qui porte toujours ce gros bâton côtelé ; est-ce un idiot ou un fou ?

La reine lui dit : « C'est son habitude, ne l'attaquez pas ; ne le courroucez pas ; car il n'est pas d'humeur bien tempérée. C'est mon seigneur : il m'a en sa garde. »

L'hôtesse répond : « Que Dieu le bénisse ! il sera servi et honoré de tout notre pouvoir. »

A Varocher, ils donnent tout ce qu'il

demande, plutôt par peur que par bonne amitié.

Et il en fut ainsi pendant tout le voyage.

———

Comment la reine Sibille sera ramenée en France.

La route sera longue, aussi bien ne vais-je pas entreprendre de vous la raconter au détail. Finalement, la reine Sibille, toujours escortée par le fidèle et terrible Varocher, arriva-t-elle à Constantinople. Grandes furent la colère et l'indignation de l'empereur son père et encore plus de l'impératrice sa mère.

L'empereur ne voulut écouter aucune des propositions d'arrangement que Charlemagne lui fit porter. Suivant les règles de la chevalerie, il envoya au roi de France un défi en règle, lui annonçant qu'il allait l'attaquer. Bientôt après, il partait pour la France à la tête d'une armée de cinquante mille hommes. Il emmenait avec lui sa fille et le fidèle Varocher.

Lorsque Charlemagne eut reçu le défi, il en fut grandement affligé. « Rappelez-vous

le passé, lui dit Nayme de Bavière, ces gens de Mayence en sont la cause. Plusieurs vous ont déjà trahi. » Le bon duc faisait allusion à Ganelon, qui trahit Roland dans les défilés de Roncevaux et au perfide Macaire. Il dit encore : « Sire, nous ne pouvons prendre meilleure décision que de nous préparer et de marcher à la défense. » Ainsi firent-ils.

C'est en vain que Sibille a supplié son père de faire savoir à Charlemagne qu'elle est vivante et près de lui. La guerre commence.

Heureusement que Varocher s'était abouché avec Ogier des Ardennes ; ils arrangèrent les choses de manière que les deux princes consentirent à se rencontrer dans une entrevue, à laquelle le duc Nayme devait assister.

Comment la reine parla.

A cette rencontre, Charlemagne et l'empereur de Constantinople se font bon accueil et ils pourparlent de l'accord pour la paix; mais voici venir la reine Sibille : elle vient interrompre leur entretien. Charlemagne la voit : il sourit doucement. Elle lui dit : « Noble roi tout-puissant, je ne veux me souvenir de rien. Plus de colère; plus de malheur! J'ai été accusée auprès de vous d'une vilenie et bien à tort. Le perfide Macaire, le traître, a voulu vous honnir à faux. Il a tué Aubri de son épée tranchante. Vous en avez tiré vengeance, au vu de tout le monde. Je suis votre femme; je n'ai pas d'autre seigneur. Faites la paix; pour ma part, j'y consens. »

Et le duc Nayme dit : « Vous parlez sagement. Arrière les ressentiments! »

« Sire, dit Charlemagne à l'empereur de Constantinople, je ne discuterai pas long-

temps avec vous. Si j'ai fait chose qui vous ait offensé, je suis prêt à une amende honorable. Je ne puis dire mieux : je m'en remets à Dieu et à vous. Auparavant, j'étais de votre famille ; j'en serai encore dorénavant, si la dame y consent. »

La reine dit : « Je n'eus jamais si grande joie; mais je vous dis franchement qu'il ne vous vienne pas à l'idée de recommencer! »

Les deux princes se sont mis d'accord ; ils se pardonnent les querelles et l'irritation. Ils rentrent tous ensemble à Paris et la reine est toute joyeuse de remonter dans son palais.

Grande fut la fête à Paris pour cela. Dames et filles y dansent en chantant. Grande fut la joie : on ne vit jamais mener telle joie, de ce que la reine est vivante et en bonne santé.

Charlemagne siège à Paris, sa cité, et la reine Sibille à sa droite.

Comment Varocher demande congé à la reine.

Et Varocher? Il n'était pas encore retourné auprès de sa femme; il n'avait pas revu ses enfants depuis qu'il s'en était séparé, il y avait bien longtemps. Quand il vit l'affaire terminée, la guerre finie, la paix faite, il demanda son congé à la reine.

« Dame, dit-il, vous le savez bien : au jour que je me suis séparé de ma femme et de mes petits héritiers, je les laissai en grande pauvreté ; mais, grâce à Dieu et à votre bonté, j'ai du bien, de l'argent monnayé, bonne monture, palefroi et destrier, si bien que je serai à mon aise toute la vie. Je vous prie de me donner congé. »

La reine répond : « Volontiers et de bon gré. » Elle lui donne une pleine charretée de cadeaux. « Allez, Varocher, dit la dame, et lorsque vous aurez arrangé vos affaires,

vous reviendrez à la cour, ne l'oubliez pas. »

Varocher dit : « Je l'avais bien décidé dans ma pensée. »

Comment Varocher est accueilli dans sa famille.

Varocher monte à cheval avec une suite peu nombreuse ; il n'emmenait que quatorze personnes. Il connaît bien le chemin, il ne l'avait point oublié !

Lorsqu'il approchait de la maison, il a rencontré ses deux fils qui revenaient de la forêt, portant une forte charge de bois, comme leur père les y avait accoutumés. Il les voit, il en a pitié, et il leur enlève à chacun le bois de dessus le dos. Quand les garçons se voient si malmenés, chacun a saisi un gros bâton et ils se sont élancés contre leur père. Ils l'eussent frappé quand celui-ci se retire en arrière et il leur dit : « Vous serez de braves gaillards ! Beaux fils, vous ne me reconnaissez donc pas ! Je suis votre père, qui suis revenu vers vous, avec un grand avoir que j'ai amassé : vous en serez riche toute votre

vie. Vous chevaucherez sur de bons destriers tout frais. Chacun de vous sera armé chevalier. »

Quand les enfants ont appris que c'est leur père, vous ne pouvez savoir quelle grande joie ils ont menée.

Lorsque Varocher entra dans sa maison, il n'y trouva ni des manteaux, ni de belles robes, ni pain, ni vin, ni viande, ni poisson. Sa femme n'avait pas de pelisse : elle était mal vêtue et les deux enfants de même. Varocher, sans tarder, leur donna des étoffes de soie et de coton et tout ce dont un homme à son aise a l'habitude de pourvoir sa maison.



Comment l'âne rentrait à la maison.

A ce moment, l'âne revenait vers la maison, chargé aussi de bois coupé dans la forêt. Voilà que, tout d'un coup, il se met à remuer vivement ses deux grandes oreilles et à braire de toutes ses forces. On croit qu'il devenait fou. Non! il avait reconnu son maître.

Varocher était trop ému pour parler. Il prit l'âne à deux bras par le cou. Lorsqu'il releva sa grosse tête, il portait sa grosse main à ses gros yeux pour essuyer une grosse larme.

Lorsqu'après si longtemps on se trouve au complet,
Chacun se réjouit. Le sensible baudet
Ne cesse de piaffer et de braire à son aise;
On a beaucoup de peine à faire qu'il se taise.

ICI FINIT LA CHANSON DE GESTE.

VERSIFICATION

La versification du moyen âge est très régulière elle repose, d'ailleurs, sur les mêmes bases que celle du jour d'hui.

Rime.

Il faut toujours rappeler que les chansons étaient récitées et non lues. Elles étaient même chantées.

Nos vers d'alors devaient donc rimer, non à l'œil, mais à l'oreille. Toute chose est bien faite, qui répond à sa destination. Il eût été même ridicule de travailler pour l'œil, quand on avait affaire à l'oreille. Quand on a mal à l'oreille, on n'appelle pas un oculiste.

Voilà qui explique la rime imparfaite, ou assonance, qui ne dit rien à la lecture.

Hiatus.

L'hiatus ! ah ! voilà le grand cheval de bataille de la pédanterie :

> Gardez qu'une voyelle, à courir trop hâtée,
> Ne soit d'une voyelle en son chemin heurtée.

Pourquoi bannir entre deux mots une rencontre que le génie de la langue nous impose dans la cons-

titution des mots ? Allons-nous bannir de la poésie : *aërien*, le mois d'*août*, *Haïti*, et le dieu du vent, *Eole ?*

On vous dira que c'est un bâillement; mais si l'on doit bâiller au milieu d'un mot, pourquoi ne pas bâiller entre deux mots ? C'est plus naturel.

Et l'h aspirée? Qu'en faites-vous ? Il faudrait dire : *Il est t'hideux !*

Ce raffinement pédantesque empêche notre poésie de dire les choses comme elles sont. Ainsi, vous pourrez écrire : *Il repose à Paris,* vous ne diriez pas : *Il repose à Orléans*. S'il est à Orléans, cependant ? C'est ridicule. Car enfin, que reprocherez-vous au vers suivant, qui a une voyelle *trop hâtée :*

Quant Diex eslut nonnante et dix roïaumes
Tot le meillor torna en douce France.

Vous ne pourriez plus le dire aujourd'hui.

Élisions.

Le vieux français supprime volontiers une voyelle qui le gêne pour le nombre de pieds, car le nombre de pieds est toujours respecté. Ainsi.

Deu ! quel dulur que li Franceis ne l'sevent !
Carles respunt : tort fait ki l'me demandet.

Par contre, le vieux français conserve, s'il en a besoin, une voyelle que le français moderne eût supprimée, ainsi :

Que estrait estes de mult grant parented.

Ici, je dirai une seule chose : Homère, Pétrarque, Shakespeare et bien d'autres n'étaient pas des sau-

vages, ou des naïfs. Or, ils suppriment bravement tout ce qui les gène :

HOMÈRE

Στέμματ' ἔχων ἐν χερσίν ἑκηβόλου 'Απόλλωνος

PÉTRARQUE

Rotta e l'alta Colonna e'l verde lauro !

SHAKESPEARE

We two alone will sing like birds i' the cage.

BOILEAU

Lorsqu'il entend de loin, d'une gueule infernale,
La chicane en fracas mugir dans la grand'salle !

En outre, nos vieux vers étaient dits à haute voix. Or, dans le parler, nous supprimons mainte voyelle, à moins de gasconner.

La césure.

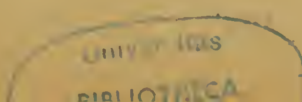
A la césure, le vieux français laisse une syllabe muette en sus, comme nous le faisons aujourd'hui à la fin.

Mon sentiment est que nos ancêtres avaient parfaitement raison, et que nous avons parfaitement tort de ne pas les imiter.

Procédons méthodiquement.

Qu'est la césure ? Une syllabe accentuée, qui est de rigueur à une certaine place et qui implique une note forte dans l'énonciation.

Loin de nuire au rythme, une syllabe muette en



sus à la césure la fortifie. Écoutez, je parle à vos oreilles et non à vos yeux :

Rois, qui de France, porte corone d'or
Preudoms doit estre et vaillant de son cors.

Est-ce assez harmonieux ? surtout ce premier vers : *Roi, qui de France*, etc., précisément parce qu'il a une syllabe condamnée par la prosodie pédantesque.

Le rhapsode, A. d'Avril.

TABLE DES MATIÈRES

LA SOCIÉTÉ

DES

ANCIENS TEXTES FRANÇAIS

Les récits de la *Nouvelle Bibliothèque bleue* sont tirés de nos anciennes *chansons de geste*. Le rhapsode n'a pas voulu recourir aux remaniements déplorables dont nos trouvères ont subi l'outrage jusqu'aux dernières années : il est allé aux sources, c'est-à-dire qu'il a fait son travail sur les textes originaux.

Ces vénérables monuments du génie épique de la France sont restés longtemps enfouis dans les bibliothèques, on peut dire dans la poussière des bibliothèques, car personne n'avait même la pensée d'y toucher. Pendant bien longtemps, ce fut, pour le public lettré, *l'art confus de nos vieux romanciers*, suivant l'arrêt de Boileau. Il n'en est plus ainsi : mais l'exhumation littéraire rencontrait deux obstacles : les œuvres étaient restées manuscrites et elles sont composées dans une langue qui a changé depuis cinq siècles.

Après plusieurs entreprises qui ont obtenu un succès relatif, il s'est formé à Paris une Société dont le siège est aujourd'hui à l'École des Chartes : *La Société des anciens textes français* (F. Didot). Ses publications sont déjà nombreuses et la Société con-

tinue bravement, décidée à ne pas s'arrêter. Il serait trop long d'énumérer ici tous les textes qui ont déjà été tirés des divers manuscrits comparés avec le plus grand soin. Signalons particulièrement comme présentant un intérêt hors ligne : les œuvres poétiques de Christine de Pisan; le mystère du viel Testament; Aimeri de Narbonne; le couronnement de Louis le Débonnaire, où le fils d'Aimeri, Guillaume au Court Nez, joue un si grand rôle, etc., etc. La plus attrayante peut-être de ces exhumations est la collection des miracles de Notre-Dame, par personnages. Rien de plus touchant et de plus original que cette série de petits drames, dont on pourrait tirer un grand parti pour les théâtres d'éducation.

Indépendamment de leur mérite intrinsèque, les volumes de la *Société des anciens textes* sont remarquables par une très belle impression sur papier vergé. Chaque ouvrage se vend séparément. En outre, pour la faible somme de 25 francs par an, on devient souscripteur et zélateur d'une publication qui tirera de l'oubli les chefs-d'œuvre de nos pères. N'abandonnons pas le soin de les publier aux étrangers, et en particulier aux Allemands qui nous avaient devancés sur cette voie.

Bien des lecteurs de la *Nouvelle Bibliothèque bleue* voudront faire connaissance avec les textes originaux de nos récits; mais la seconde des difficultés signalées plus haut va se dresser, l'ancienneté de la langue. Ne vous y arrêtez pas. Dans chaque volume de la *Société des anciens textes*, le récit original est précédé d'une analyse très détaillée, qui est presque

une traduction. De très fréquents renvois indiquent, par numérotage, les vers du texte qui ont été analysés, ce qui en rend la compréhension facile. Enfin, un glossaire donne le sens des mots les moins usités. C'est le meilleur procédé pour s'initier à l'intelligence des œuvres du moyen âge : il est à la portée de tous.

A. A.

4993. — Imp E. Petithenry, 8, rue François Ier, Paris.

